



NEWSLETTER N° 8 MAI 2022

GRANDE LOGE MIXTE DE FRANCE

FÉDÉRATION OLYMPE DE GOUGES



CONFÉRENCE PUBLIQUE



Vendredi 17 juin 2022 à 19h00

9 Place Henri Barbusse, 92300 Levallois-Perret

Organisée par l'association

**BIOÉTHIQUE ET LIBERTÉ
(B.E.L.)**



Thème :

« Bioéthique et souffrance : réflexion sur le sens de la vie »

Sous la conduite de : **Christiane VIENNE** - Présidente de B.E.L.

Accueil : **Philippe MEIFFREN** - Grand Maître de la G.L.T.S.O.

Introduction : **Félix NATALI** - membre du Comité Scientifique de B.E.L.

Intervenants : **Michel BARON** - Philosophe et psychanalyste

Jean-Baptiste PERRIER - Professeur de droit privé et
de sciences criminelles

Fabrice BARLESI - Professeur de médecine, spécialiste des thérapies
innovantes contre le cancer - Directeur Général de l'hôpital Gustave Roussy

Conclusion : **Christiane VIENNE** - Présidente de BEL- Grand Maître de la GLMF

Dispositions sanitaires en vigueur

Contact - Inscription : bel-secretariat@glmf.fr

GLMF - 8 rue de Bièvre 75017 Paris - France
Tél : 01 43 87 86 80 - www.glmf.fr

Edito : Christiane VIENNE, Présidente de BEL - page 3

La mort évidemment - Michel BARON, philosophe et psychanalyste - page 6

Choisir, consentir - Anne-Marie DICKELE - page 10

Quelques légèretés - page 13

Edito

L'actualité politique a quelque peu écarté les préoccupations de bioéthique.

Ces questions n'ont pas été abordées, ou très peu, pendant la campagne que nous venons de vivre, à l'exception de celle d'une meilleure prise en charge de la fin de vie.

Cela pourrait laisser croire que la Loi de révision de 2021 a résolu tous les problèmes. Il n'en est rien et de nombreuses questions restent en attente d'une réponse adéquate. S'il semble à certains que « On pilote mieux dans le brouillard » ou, comme le disait Jean-François Paul de Gondi, cardinal de Retz « On ne sort de l'ambiguïté qu'à ses dépens », il n'en demeure pas moins qu'il faut de la transparence en matière de bioéthique car, trop souvent, les droits, les attentes des patients ne sont ni écoutés ni entendus. La question du consentement, abordée par Anne-Marie Dickelé est très importante en la matière.

Si nous avons choisi d'aborder, de parler de la souffrance c'est qu'elle est inhérente à notre condition humaine. Elle nous accompagne de la naissance à la mort et, qu'elle soit psychique ou physique (le plus souvent les deux à la fois), elle conditionne notre rapport à nous-mêmes et notre qualité de vie. Michel Baron aborde cette question du rapport à la mort tandis que Assaad Assacker nous rappelle que la douleur est aussi un « avertissement » par lequel notre cerveau nous informe que quelque chose en nous dysfonctionne.

La maîtrise de la douleur est à portée de main, quoique pas totalement, mais la souffrance est d'une autre nature, elle peut tuer sans pour autant qu'une douleur physique n'y soit liée : l'on peut mourir de chagrin, de peur, de tristesse, d'angoisse, de lassitude, de solitude.

J'ai toujours été touchée par la peinture car elle arrive à exprimer des émotions que les mots peinent à décrire. Deux œuvres, dont une découverte récemment, me bouleversent et expriment une souffrance indéfinissable.

« Le Cri » du peintre norvégien Edvard Munch peint en 1893 a toujours évoqué pour moi la terreur inexprimable par des mots devant l'horreur de la violence que l'homme peut infliger à l'homme. Cela évoque pour moi les massacres, les camps de concentration, les génocides. Et pourtant, en 1893, les grandes horreurs des deux guerres mondiales ne pouvaient être imaginées.

Le visage peint n'est qu'un cri, inspiré semble-t-il par une momie exposée à Paris, ce cri nous assourdit.

Cette souffrance exprimée nous explose aux yeux et il nous apparaît clairement qu'elle peut tuer !

Récemment, des amis m'ont offert le bonheur de découvrir le superbe musée Unterlinden à Colmar. Ils m'avaient promis un choc devant un chef d'œuvre. Les mots étaient trop faibles, je n'ai pas été choquée, j'ai été subjuguée.

Le retable d'Issenheim du peintre Grünewald, de son vrai nom Mathis Gothard-Nithart (né entre 1474-1480 et mort en 1528) est un chef-d'œuvre absolu. Elle aurait été réalisée entre 1512 et 1516 et constitue la dernière œuvre d'envergure de l'artiste.

Il s'agit d'un chef-d'œuvre de par la maîtrise technique du peintre, le choix des couleurs, l'extraordinaire soin apporté aux détails mais surtout par sa puissance d'évocation. Il s'agit d'un des rares tableaux dans lequel il y a un cadavre sur la croix, l'homme qui y est attaché est mort et bien mort.

Nous, francs-maçons, qui sommes sensibles au langage analogique, à ces symboles qui nous entraînent vers des concepts, des idées nouvelles, ne pouvons qu'être bousculés par cette matérialisation de la douleur et de la souffrance qui nous pousse dans nos retranchements. Il nous est montré ce que nous n'avons pas nécessairement envie de voir, le corps torturé, le cadavre en début de pourrissement, les plaies béantes.

La femme ou l'homme du 21^e siècle que nous sommes n'est pas habitué à une telle explosion de violence visuelle, à tant de réalisme. Cette souffrance-là fait peur, elle suscite l'angoisse voire la terreur tant elle est évocatrice. La violence qui s'étale chaque jour sur nos écrans et dans tous les médias est d'une autre nature, elle s'est banalisée, elle a perdu de sa proximité avec nous. Elle est moins effrayante, à tel point qu'elle pousse certains à l'utiliser sans mesurer pleinement quelles en seront les conséquences. Elle agit comme l'importation dans la vraie vie d'un jeu vidéo dans lequel chacun a plusieurs vies, alors quelle importance si l'on en perd ou en détruit une ? Nous vivons une sorte d'estompement de la norme en matière de violence.

Pourquoi une œuvre datant du début du XVI^e siècle nous « parle t'elle » autant ?

Cette œuvre a été commandée par le Prieur des Antonins, Guy Guers. Elle était destinée au regard des malades atteints du « mal des ardents », dit aussi feu de Saint Antoine, provoqué par l'ergot de seigle.

Les victimes étaient atteintes de symptômes qui allaient de la perte de leurs membres, à des hallucinations, ils mourraient dans de grandes souffrances.

Le tableau avait une mission curative, il devait montrer aux patients atteints que le Christ avait souffert comme, voire plus qu'eux, qu'ils n'étaient pas seuls.

Si la dimension évocatrice de l'œuvre est intemporelle, notre rapport à la douleur et à la souffrance a évolué en même temps que notre rapport à la religion et aux progrès de la médecine.

La souffrance d'un enfant nous paraît insupportable, la souffrance d'un vieillard suscite moins de compassion, la souffrance ressentie par un animal commence à être prise en compte, la souffrance morale est reconnue, nos conceptions évoluent.

Le colloque du 17 juin est destiné à « mettre sur la table » toutes les dimensions de la souffrance et toutes les réponses que nous pouvons aujourd'hui y apporter.

Le thème peut paraître grave mais pas seulement car il offre la possibilité de regarder avec lucidité cette dimension de notre humanité sans laquelle nous ne serions pas grand-chose de plus que des machines.

Bienvenue à tous !



LA MORT... EVIDEMMENT !

« La violence du temps déchire l'âme, par la déchirure entre l'éternité »
Simone Weil

Aborder aux rives de la Franc-Maçonnerie, nous met dans sa fréquentation permanente, dans son omniprésence incontournable. Mais de qui ou de quoi parlons-nous ? La mort évidemment ! Autant la naissance laisse trace de sensations physiques intraduisibles, non encore totalement détachées du corps de la mère, autant la fin du sujet est devenue au fil des temps un ancrage symbolique qui dépasse de loin la fin biologique elle-même, puisque la personne sait qu'elle est, de par sa disparition, la fin de son propre monde dans sa représentation temporaire. Nous ne voyons souvent la Franc-Maçonnerie que dans son orientation optimiste et vitaliste, en oubliant que, dans ses rituels, elle aborde, sans faux-fuyants, le problème de la disparition du sujet. Toute la philosophie repose sur l'acceptation de son propre gommage narcissique en n'en sachant « **ni le jour, ni l'heure** ». Donner réponse à cette question, est peut-être l'entrée dans le club des « **bons vivants** » !

Les anthropologues nous montrent que l'homo sapiens sapiens (Celui qui sait qu'il sait !) se détache des primates quand il commence à aménager des lieux funéraires et que des rituels primitifs dirigés vers des puissances réglant le cours de la vie traduisent une orientation métaphysique, et qui va devenir le propre de son espèce, qu'il y adhère ou qu'il le nie. Cette curiosité anxieuse sera à la base des religions et des philosophies où, le vivre bien d'Aristote chemine avec le mourir bien. A une question aussi fondamentale pour le sujet, la Maçonnerie ne pouvait rester indifférente, étant le reflet de la vie elle-même : la naissance et l'initiation, la construction de soi-même à-travers l'implication dans la cité et le compagnonage et, pour clore le cycle, la finalité de la vie dans la maîtrise.

Dans la version II de son Faust, notre Frère Goethe, décrivant la tentative de Méphisto de faire signer un pacte pour la possession de l'âme de son héros, fait dire au diable cette phrase célèbre pour faire pencher la balance : « **Am Anfang war die Tat** », (« **Au commencement était l'action** »), au lieu du si attendu « **Am Anfang war das Wort** » (« **Au commencement était la Parole** ») du prologue de l'Evangile de Jean. Cette diabolisation de Méphisto par l'utilisation hérétique des contraires ne peut que choquer le public luthérien ou maçonnique et ainsi qualifier la représentation théâtrale du mal dans la figure du séducteur, du voleur d'âmes. La pièce crée l'unanimité, par le truchement d'une mise en scène qui ressemble assez aux représentations religieuses qui se déroulaient, au Moyen-Âge, devant les cathédrales.

Dans ce cas, la parole (signes sonores élaborés dans une pensée et une langue préexistente, produit ici et maintenant par un individu humain qui les articule dans son corps visible) et l'acte (signe visuel de la parole) en est la continuité. C'est l'incarnation de l'esprit dans la matière qui crée cette entité qui inscrit l'éternité au sein de la dynamique cosmologique, comme le pense Pierre Teilhard de Chardin quand il dit que l'éternité n'est que le rapprochement, voire la synthèse, de deux réalités dans la permanence du mouvement : le

cosmos de l'atome aux constellations et le verbe dans la justification et synthèse de l'acte. Tout est mouvement permanent et la mort n'est que la dissociation, le divorce, des deux entités constitutives de l'humain. La mort est pour l'homme le constat de la non-maîtrise du temps et de la non-fixité de sa propre corporéité. Lucrèce, dans le chant II de la nature des choses, écrit (1) « Dans **quelles ténèbres, et dans quels dangers s'écoule ce petit rien de la vie ! Ne vois-tu pas que ce que réclame la nature n'est rien d'autre que pour le corps l'éloignement et l'absence de douleur, et pour l'âme une sensation de jouissance, délivrée de souci et de terreur** ». Epictète et les Stoïciens pousseront plus loin encore cette réflexion. Marc-Aurèle Antonin ira jusqu'à écrire (2) : « **Tout ce que je suis, c'est un peu de chair, un peu d'esprit et une âme. Quitte donc les livres, ne te travaille plus tant, tu n'en as pas le loisir ; mais reconnaissant que tu commences déjà à mourir, n'aie que du mépris pour cette chair qui n'est qu'un peu de sang mêlé avec de la poussière, des os, une peau, et un tissu de veines, de nerfs et d'artères** ». Cela n'est pas sans nous rappeler notre rituel : « **La chair quitte les os** », « **Tout se désunit !** ».

C'est de ce constat terrible que vont naître chez l'homme, comme « **contre-feux** », les concepts d'éternité, de résurrection des corps ou de réincarnation. La mort est alors intégrée pour l'homme comme un « **Karma** », selon l'expression hindoue. Rappelons ici que le mot sanskrit « **Karma** » vient du verbe « **Kri** » qui veut dire « **agir** ». Tout ce qui est karmique est lié à l'action, non seulement l'action d'une personne, mais l'action en général. Il ne s'arrête jamais car il n'y a pas d'inaction dans le cosmos. C'est ce qu'enseigne Krishna à son disciple Arjuna dans la Bhagavad-Gita, quand il lui dit : « **Il n'existe rien dans l'univers qui ne soit de l'inaction** ». Même quand nous parvenons à l'absence d'agitation par la méditation ou la contemplation, notre corps, lui, continue de bouger et se transformer. La mort est donc incluse dans le processus de transformation des formes. Le fameux : « **Rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme** » d'Antoine Laurent de Lavoisier (1743-1794). Nous sommes déjà dans l'éternité dynamique du transformisme. Ce qu'écrivait le philosophe André Comte-Sponville (3) : « **L'Orient, quand je m'y suis intéressé, m'a paru plus silencieux, plus simple, plus vrai. Peu m'importe. Chacun son chemin. Pour aller où ? Nulle part, puisque nous y sommes déjà** ». Personne n'échappe à cette transformation (Pas même les dieux, nous dit Épicure !) fusse-t-il connu ou non, bon ou mauvais. Notre rituel, nous le rappelle à propos d'Hiram : « **Si un homme d'une telle vertu a succombé, quel espoir aurions-nous d'être plus heureux ?** ». Seul le souvenir personnel ou collectif permet de ressusciter le disparu dans sa forme passée : « **Souvenenons-nous mes FF ? Que l'union fait la force et que, sans le secours des autres, nous ne pouvons rien ! Aidez-moi !** » « **Dieu soit loué ! Le Maître est retrouvé et il réapparaît aussi radieux que jamais !** ». C'est recréer une présence par une sorte de communion des croyants. Nous n'existons qu'en fonction du regard de l'autre.

La Maçonnerie, comme d'autres institutions politiques, religieuses ou philosophique, « **fait mémoire** », assurant ainsi son rôle de renaissance ou de résurrection. Mais la Maçonnerie nous apprend également que la mort est une permanence de notre vie : chaque épreuve ou chaque nouvelle découverte est dépassement, donc mort de ce qui était avant. De ce que nous laissons sur les bas-côtés de nos vies en l'enterrant, pour renaître à autre chose dans un vécu autre. Il ne s'agit pas, comme Heidegger dans son ouvrage « **Sein und Zeit** », de se rallier à l'idée que l'homme est « **un être pour la mort** », mais que la vie organique ou psychologique n'est qu'une succession de vies. Donc, de vivre dans la joie l'éternité du dynamisme cosmique. Mourir pour renaître, « **Perit ut vivat** ».

C'est ce « **faire mémoire** » qui crée l'éternité par le langage lié au souvenir, y compris si nous touchons là aux limites de l'imaginaire ou de la poésie. Dans une lettre à Sophie Volland, du 15 octobre 1759, Denis Diderot écrit : « **Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent ! Que sais-je ? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état ; peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie, dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. Nous jugeons de la vie des éléments par la vie des masses grossières : peut-être sont-ce des choses bien diverses. On croit qu'il n'y a qu'un polype ! Et pourquoi la nature**

entière ne serait-elle pas du même ordre ? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus, mais tous ses principes sont vivants. Ô ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous, quand nous ne serons plus, s'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun, si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous, si les molécules de votre amant dissous avaient à s'agiter, à s'émouvoir, et à rechercher les vôtres éparses dans la nature ! Laissez-moi cette chimère, elle m'est douce ; elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous ». Formidable acte de foi d'un matérialisme !

Naître, c'est quitter Ithaque, la maison-mère, se lancer dans la guerre de Troie et puis, rencontrer quelques cyclopes, quelques sirènes, quelque Circé qui vous retiennent par leur magie séductrice et, leur échappant, fatigué, las des spectacles répétitifs du monde, retourner à Ithaque pour y remettre de l'ordre, rassembler ce qui est épars, reprendre sa place, même si la seule créature qui vous reconnaisse est votre vieux chien. Ulysse, puisque c'est lui qui nous sert de « **guide touristique** », retrouve ses racines avant son ultime voyage dans sa personnalité momentanée, avant d'en retrouver une autre. Il n'y a pas d'Ithaque en dehors d'Ithaque. La mort est aussi l'approche du silence comme finalité, comme nous le dit l'écrivain Le Clézio, dans son livre « **l'extase matérielle** » (4) : « **Comme la mort est le parachèvement de la vie, ce qui lui donne forme et valeur, ce qui ferme sa boucle, de même le silence est l'aboutissement suprême du langage et de la conscience. Tout ce que l'on dit ou écrit, tout ce que l'on sait, c'est pour cela, pour cela vraiment : le silence** ».

Alors, dans le même mouvement qu'un Saint Paul, dans I Corinthiens 15, verset 55, à la limite de l'ironie, nous pouvons nous aussi clamer, dans un grand éclat de rire « **Ô mort où est ta victoire ? Ô mort où est ton aiguillon ?** » ... Car tout est vie, car tout est mouvement permanent, comme l'écrit le poète mystique indien Rabindranath Tagore, dans son poème « **Le cours de la vie** » (5) :

Le même courant de vie circulant dans mes veines tout le jour et la nuit voyage à travers le monde, y imprimant le rythme de sa danse.

C'est la même vie qui explose de joie à travers la poussière terrestre en multiples épis pour se propager en vagues ondoyantes de feuilles et de fleurs frémissantes.

C'est la même vie que berce l'océan primordial de la naissance et de la mort dans l'œuf et dans le flot.

Je sens mes membres se glorifier de cet attouchement vital, et m'enorgueillis que mon sang résonne de la pulsation des âges dans ce seul instant ».

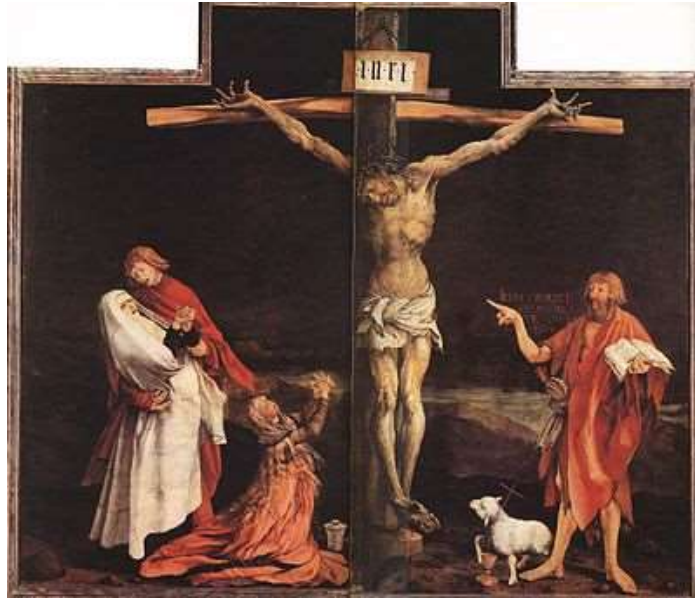
La vie prend son moteur dans le désir, donc dans le manque. Nous pourrions dire que la mort serait la fin du manque, comme le dit le philosophe Hobbes dans le Léviathan (chapitre XI) : « **La félicité est une continuelle marche en avant du désir, d'un objet à un autre. Ainsi, je mets au premier rang, à titre d'inclination générale de toute l'humanité, un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort.** ».

Alors gagnons avec joie et sérénité le courant du fleuve en quittant les « **bras morts** » qui nous retenaient prisonniers de nos craintes et de nos provisoires finitudes.

Michel BARON

NOTES

- (1) Lucrèce : **La nature des choses**, in « **Les Epicuriens** ». Paris. Ed. Gallimard. 2010. (Page 309).
- (2) Marc-Aurèle Antonin : **Pensées ou réflexions morales que cet empereur philosophe se faisait de lui-même**. Paris. Ed. Jean de Bonnot. 1969. (Page 152).
- (3) Comte-Sponville André : **L'amour. La solitude**. Paris. Ed. Albin-Michel. 2000. (Page 124).
- (4) : De Smedt Marc : **Eloge du silence**. Paris. Ed. Albin Michel. 1986. (Page 177).
- (5) Tagore Rabindranath : **De l'aube au crépuscule**. Paris.Ed. La Table Ronde. 1997. (Page 82).



Choisir ? Consentir ?

La médecine est un fait culturel : avec la situation pandémique elle est devenue un fait politique par la place que les médecins ont occupée dans les prises de décision et les mouvements de l'opinion publique. Cette nouvelle configuration dont nous ne pouvons encore mesurer les conséquences sur l'avenir nous amène à faire un retour sur le passé qui peut nous donner quelques pistes : quand nous ne savons pas encore où nous allons, savoir d'où nous venons, peut nous aider.

Jusque vers les années 1930 la médecine sait examiner, diagnostiquer mais n'a que quelques médicaments et peu de moyens de guérir

C'est dans la deuxième moitié du 20ème siècle qu'on assiste à une révolution dans les possibilités de soigner : l'imagerie médicale de plus en plus perfectionnée a permis des diagnostics de plus en plus précis et précoces, la recherche médicale met sur le marché des médicaments, des techniques opératoires et des outils de plus en plus performants, qui permettent d'aborder et de guérir ce qu'on ne pouvait pas soigner il y a 50 ans.

En même temps, après la guerre comme le disait Jonathan Mann « on s'est mis à parler le langage des droits de l'homme » : les horreurs de la guerre se sont accompagnées de la découverte de l'horreur scientifique et le Code de Nuremberg de 1948 après le procès de 1947 a pu fixer les règles de la recherche scientifique dans les exigences humanistes. Ce texte a été complété par un ensemble d'autres textes renforçant le respect de la liberté et de la dignité de la personne humaine avec bien sûr la déclaration universelle des droits de l'Homme.

A la fin du 20ème siècle on ne saurait passer sous silence les effets de la pandémie du SIDA qui touchant en grande partie des personnes jeunes organisées dans des associations efficaces a fait des malades des personnes très informées et au fait de tous les traitements possibles. Tout cela a positionné au cœur des soins aussi bien le consentement et l'autonomie que l'information. Les lois de bioéthique révisées

régulièrement permettent enfin de suivre tant les avancées scientifiques et techniques que l'évolution des sociétés.

Désormais la personne malade dispose du droit imprescriptible, d'avoir accès aux informations sur les projets thérapeutiques qui la concernent et de pouvoir donner ou refuser son consentement à ces projets.

L'information et le consentement aux soins sont encadrés par un certain nombre de lois relativement récentes et en particulier la loi du 4 mars 2002 dite loi Kouchner sur les droits de la personne malade. Néanmoins dans le contexte de la maladie, l'expression du consentement aux soins sur la base d'une information « loyale, claire et appropriée » est loin d'être évidente.

Les garanties des nombreuses lois ne suffisent pas au niveau de la pratique : comment apprécier en conscience si le patient veut réellement être informé sur son état de santé et quelle information il peut recevoir quand la seule qu'il souhaiterait entendre lui est refusée par sa maladie ou son évolution ? Le patient exerce sa liberté dans le cadre de la contrainte imposée par la maladie ; le consentement volontaire est-il seulement la capacité légale de donner son accord ?

Quelle liberté de consentir respecte-t-on ? Celle du sujet en bonne santé qui prendrait des décisions pour celui qu'il sera plus tard ? L'anticipation paraît un élément majeur pour faciliter la prise de décision, mais elle n'enlève pas la remise en cause induite par le temps et l'évolution de la situation. Le savoir sur ce que la personne aurait voulu légitime-t-il les décisions à prendre sur la personne qu'elle est aujourd'hui ?

Est-on vraiment consentant c'est-à-dire libre quand on consent ? A partir de quel âge la liberté est-elle considérée comme possible ? Quelles pathologies sont susceptibles d'altérer le consentement et à quel niveau ? Se pose ainsi la question du consentement des personnes atteintes de maladies neuro évolutives ? Aujourd'hui on considère que ces personnes peuvent conserver des champs de décision où on peut demander leur consentement.

Cet ensemble de questions montrent que l'éthique en général et la bioéthique en particulier c'est la morale sans certitudes a priori. Cette absence de certitudes est le reflet de la perplexité face aux divergences liées aux personnes et à leurs différents points de vue, aux différences dans les sources d'information (aujourd'hui plus que jamais avec la multiplication des vérités alternatives) mais les divergences peuvent aussi être liées à des conflits de valeurs liées à la diversité des groupes sociaux. Enfin, il peut y avoir divergence entre la règle générale et le poids des émotions et de la compassion. Même si on ne peut pas s'appuyer que sur les émotions et la compassion, ce qui est devenu une norme est-il nécessairement juste ?

Alors comment consentir ? Comment choisir dans la complexité ? Rien ne nous dit ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Choisir en responsabilité serait tout cela : d'abord réfléchir, anticiper les conséquences des choix possibles, peser le pour et le contre et décider dans la meilleure conscience possible, tout en sachant que ce choix restera lié à un contexte, un milieu affectif ou social qui fait de chacun une partie d'un ensemble et non un individu isolé et sans lien.

Nous sommes tous concernés par le consentement, par notre attitude face à l'information nous sommes tous à un moment ou un autre devant des choix à faire et même quand on ne voudrait pas : le fait même de ne pas choisir c'est toujours choisir.

La perplexité, l'in-tranquillité ne sont-elles pas les fondements de la bioéthique comme de la liberté ?

Anne-Marie Dickelé

Quelques légèretés

Pourquoi les canards sont toujours à l'heure ?
Parce qu'ils sont dans l'étang

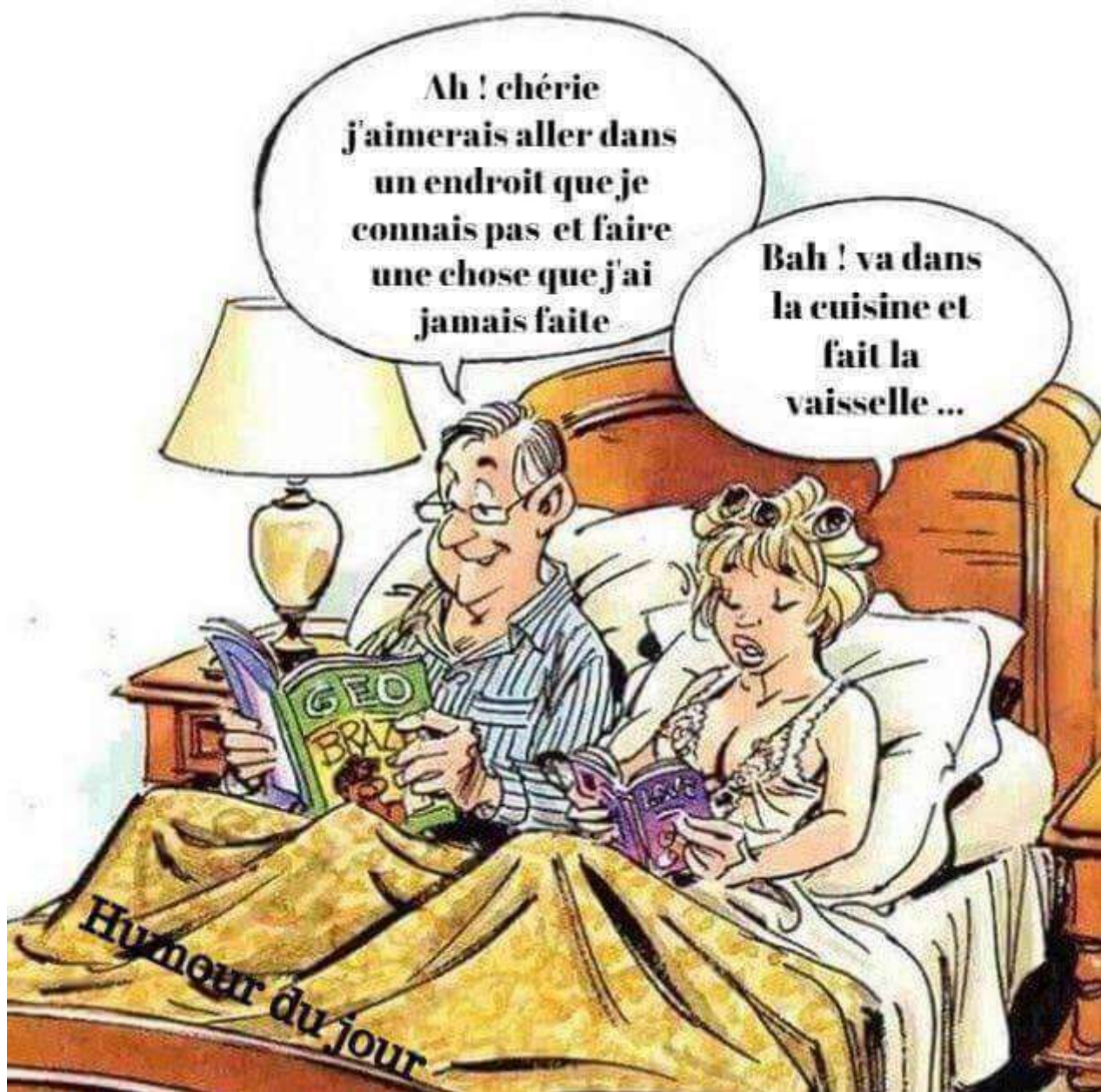
Pourquoi les pêcheurs ne sont pas gros ?
Parce qu'ils surveillent leur ligne.

Pourquoi les vaches ferment-elles les yeux pendant la traite de lait ?
Pour faire du lait concentré.

Deux vaches discutent :
– Ça ne te fait pas peur toi ces histoires de « vache folle » ?
– Ben j'm'en fous j'suis un lapin !

Que dit un informaticien quand il s'ennuie ?
Je me fichier





BEL (Bioéthique Et Liberté)
8, rue de Bizerte
75017 Paris

@ : bel-secretariat@glmfr.fr
<http://bioethique-et-liberte.fr>